

pas grand chose, pour ne pas dire une rien du tout, mais cela n'empêche pas que nombre de familles nobles aient tenu à honneur de descendre de cette moitié de serpent—les jours où LE MONDE ILLUSTRÉ paraît, le samedi, ne l'oubliez pas—et qui avait deux maris.

Et c'est le nom de ce monstre que l'on a donné à l'ordre en question.

Il paraît aussi, on l'annonce au moins, que la princesse de Lusignan, qui est complètement inconnue, va venir au Canada.

Si vous voulez devenir chevalier de Mélusine, cela ne coûte pas cher, et il suffit de prouver qu'on a une araignée dans le plafond, on est admis tout de suite.

Enfin, c'est une manie inoffensive, il y a de très braves gens qui en font partie, et mieux vaut encore être chevalier de Mélusine que chevalier d'industrie, comme les caissiers américains dont je vous parlais tout à l'heure, mais si vous vous enrôlez dans la légion de la princesse, ne le dites pas, ayez la modestie de l'humble violette.

\*.\* Les républicains des Etats-Unis viennent de s'assembler pour choisir dans leur parti un candidat au poste de président de la plus vaste république du globe, et tout s'est très bien passé.

Vous savez que c'est le général Harrison qui a eu le plus grand nombre de suffrages, et je ne vous aurais sans doute pas parlé de cet événement qui nous touche peu, si je n'avais remarqué un fait assez intéressant.

Un des membres de la convention, M. Boutelle—un singulier nom dont on est tenté de mouiller les LL—alors que tout était fini, c'est-à-dire, que le président et le vice-président étaient choisis, demanda à proposer une résolution.

Grand tapage, protestations, la proposition n'est pas réglementaire, il est trop tard, pas moyen de sauter ainsi à pieds joints sur les usages, quand enfin un délégué saisi d'une inspiration subite dit qu'il serait peut-être bon de savoir de quoi il s'agissait et on décida de laisser lire la proposition.

M. Boutelle—j'ai toujours envie de l'appeler Boutelle—s'exprima alors ainsi :

« Le premier but de tous les gouvernements est la vertu et la sobriété du peuple et la pureté de leurs foyers. Le parti républicain sympathise cordialement avec tous les efforts sages et bien dirigés pour encourager la tempérance et la moralité. »

Bonne! Bonne!!

On croit rêver en lisant cet axiôme de M. de la Palisse, et je me demande dans quel état moral et physique devait se trouver l'auteur de pareille proposition.

Comme s'il existait un parti, au monde, qui oserait déployer le drapeau de l'intempérance et de l'immoralité.

J'ignore ce qu'il adviendra aux prochaines élections américaines et je m'inquiète peu de savoir qui, des républicains ou des démocrates, l'emportera, mais je sais que ces derniers sont actuellement au pouvoir et que les autres n'y sont pas, ce qui signifie que les uns veulent se mettre à la place des autres, car ainsi que le disait très bien madame de Staël : « Le parti qui domine le plus est celui qui demande des places. »

Malgré l'indiscutable vérité de la première partie de la proposition de M. Boutelle, il ne faudrait pas croire qu'elle ait été acceptée par tout le monde et que les membres de la convention l'aient adoptée à l'unanimité, car il s'est trouvé un délégué, un sur huit cents, qui a protesté, sans rien dire et en ne se levant pas, puisque le vote a été pris par assis et levé.

Les journaux américains ne nous donnent pas le nom du protestataire, et la chose est vraiment fâcheuse, car l'histoire aurait intérêt à garder le nom de ce républicain (selon le sens qu'on attache à ce mot aux Etats-Unis), qui avoue ingénument que la tempérance et la moralité n'ont rien à faire avec l'art de gouverner les peuples.

Enfin! L'Amérique est le pays des étonnements!

\*.\* Grâce à Dieu, la nouvelle de la mort de M. de Lesseps n'était qu'un simple canard que des spéculateurs avaient fait lever afin de mieux voler d'autres amateurs de jeux de bourse.

Pendant qu'on répandait la nouvelle qui fit bientôt le tour du monde, le grand ingénieur français se promenait tranquillement au Bois de Boulogne, avec une partie de sa nombreuse famille, les neuf filles qu'il a de son second mariage.

Autrefois, le canard était un produit qui appartenait essentiellement aux journalistes, qui faisaient assaut d'imagination pour trouver l'énormité la plus invraisemblable, aujourd'hui les tripoteurs de fonds s'en mêle, et il faut que ça paie, comme on dit si élégamment chez nous.

Le fameux serpent de mer, dont tous les journaux du globe racontent encore périodiquement l'apparition, est un des canards qui ont eu le plus de succès. C'est un journal de Paris, le *Constitutionnel*, qui l'a inventé il y a quelque cinquante ans.

Un autre canard ébouriffant est celui qui fut publié vers la même époque par un journaliste belge.

Il raconta un jour qu'il venait de se faire une expérience très intéressante et bien propre à caractériser l'étonnante voracité du canard.

Vingt de ces volatiles étaient réunis, disait-il, on hacha l'un d'eux avec ses plumes et on le servit aux autres qui le dévorèrent glougloument. On immola le deuxième qui eut le même sort, puis le troisième, et enfin successivement tous les canards, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus qu'un seul, qui se trouva ainsi avoir avalé les dix-neuf autres dans un temps déterminé et très court.

L'histoire eut un succès invraisemblable, fit le tour de l'Europe et parcourut le Nouveau-Monde, où elle fut encore agrémentée à l'américaine.

Un journaliste anglais de Montréal—je ne vous dirai pas qu'il a ses bureaux rue Saint-Jacques, vous pourriez deviner son nom—me disait un jour quand je lui reprochais de faire abus de fausses nouvelles :

—Vous n'avez pas la véritable vocation du journaliste-reporter; je publie aujourd'hui que le clocher de telle église va tomber, je contredis la chose demain, cela fait deux nouvelles. On me reproduit, on en parle partout et longtemps, et un beau jour vous entendez dire gravement :

« Vous savez, le clocher de l'église St X..., il n'est pas solide, il a failli déjà tomber, je l'ai vu dans le *Puff*. »

Et cela fait une réclame à mon journal.

Et c'est bien vrai tout de même que cela lui fait une fameuse réclame!

O Réclame! que de crimes on commet pour toi!

*Leon Liden*

## NOS GRAVURES

### UN RAYON DE PRINTEMPS

I

Moi, j'ai dit aux pommiers : « O pommiers blancs et roses, Dites-moi donc pourquoi vous êtes si fleuris ? Oh ! pourquoi maintenant, vous jadis si moroses, Avez-vous tant de fleurs au bout de vos bras gris ? »

Et les pommiers m'ont dit en me montrant leurs branches : « Ah ! c'est que, vois-tu bien, nous sommes très jaloux : Nous avons vu ta belle et ses menottes blanches, Et nous tâchons d'avoir des mains comme elle, nous ! »

II

Moi, j'ai dit aux cieux bleus : « Cieux peuplés d'hirondelles, Cieux aujourd'hui si purs, hier si nébuleux, Cieux tendres, cieux de mai, cieux pleins d'astres et d'ailes, Dites-moi donc pourquoi vous vous faites si bleus ? »

Et les cieux bleus m'ont dit, dans un de leurs murmures : « Ah ! c'est que vois-tu bien, homme au destin si doux, Nous avons vu ta belle et ses prunelles pures : Alors nous tâchons d'être aussi bleus qu'elles, nous ! »

III

Moi, j'ai dit à la Terre : « O madone bénie, Terre sur qui je vois tant de fleurs odorées, Terre pleine d'amour et de joie infinie Dites-moi donc pourquoi vous me faites pleurer ? »

Et la Terre m'a dit : « Pleure, homme aux yeux moroses ! Car tes deux bras ont beau serrer avec émoi Ta belle aux yeux si bleus, ta belle aux mains si roses, Un jour aussi, vois-tu, je la serrerais, moi ! »

JEAN RAMEAU.

### LES MOIS FLEURIS : JUILLET

Des cerises, des pavots, des oiseaux.—Ce qui plaît au goût, charme les yeux et les oreilles— Une pauvrette rustique, son tablier plein du fruit délicieux, un couple amoureux cheminant au clair de la lune.—L'enfance d'une part, la jeunesse de l'autre.—Tels sont les éléments de la charmante composition de M. Habert-Dys, qui représente le mois de juillet sous un de ses plus riant aspects. Nous n'insisterons pas. Notre gravure, par la grâce et l'originalité de son arrangement, où les principaux sujets se trouvent encadrés dans les baies sphériques du fruit de la saison, par le spirituel mélange des corolles et des feuillages formant d'originales arabesques, est réjouissante par elle-même en donnant à la fois l'idée de ce qui brille, de ce qui chante, de ce qui rafraîchit le cœur et les lèvres.

### LA PENSÉE, LE CŒUR, LA VOLONTÉ

PAR la pensée, l'âme s'élève à ce qu'il y a de plus grand, à la plus haute idée que l'on puisse concevoir, celle d'un être supérieur à la nature et à l'esprit, au monde physique et au monde moral, cause unique et ineffable de tout ce qui est.

A la pensée s'associe naturellement le cœur ou la faculté d'aimer.

Le cœur est le principe de l'union et de la communauté entre les hommes. Le cœur seul fait une union durable; c'est lui qui crée une famille en maintenant dans la vie commune les parents et les enfants; c'est lui qui fait la société: car, s'il est vrai que les hommes sont ruinés par le besoin, il est également séparé par le besoin même, et il serait aussi bien un principe de guerre qu'un principe d'union, si les hommes ne s'aimaient naturellement les uns les autres; enfin, par le cœur, l'homme s'unit à la nature, à l'invisible, à l'idéal, à l'infini même, et il s'associe sa propre vie à la source éternelle de toute vie et de toute existence.

Mais si le cœur était seul dans l'homme, il serait à craindre qu'il ne l'entraînât à détruire et à perdre sa propre existence, sa vie individuelle dans la vie d'autrui: ce qui serait un mal; car la diversité n'est pas moins nécessaire aux choses que l'unité; c'est à quoi remédie la volonté, principe d'individualité, de liberté, de résistance, de lutte, de responsabilité; principe de l'énergie virile, de la vraie force humaine, non plus cette force des passions, semblable aux forces physiques par sa violence et son aveuglement, mais de la force éclairée, qui se connaît, qui se possède, qui se commande, et dont la plus haute manifestation est la vertu.

Par la vertu, l'homme ne se contente plus de comprendre l'ordre, il le crée; c'est lui-même qui devient créateur à son tour; il devient en quelque sorte créateur de lui-même, en subordonnant les principes de son être, et les actions qui en émanent, à une idée antérieurement conçue, l'idée de la perfection et de l'excellence.

Tel est le plus grand bien que l'homme puisse posséder ici-bas, et, pour l'acquérir, il n'est pas nécessaire de posséder la richesse ou la puissance; il suffit d'un bon cœur, d'une raison droite, d'une ferme volonté.

PAUL JANET,  
Membre de l'Institut de France.

Au téléphone : « Allo ! allo ! marquise... êtes-vous-là ? J'ai besoin de vous parler... » « Comment ? C'est vous, baron... attendez... je ne suis pas habillée... » « Ça ne fait rien... parlez-moi tout de même... je me retournerai. »

Au catéchisme : Le curé interroge le fils d'un riche banquier. « Voyons ! comment distinguerez-vous une bonne action d'une mauvaise ? » « Rien de plus simple, M. le curé; les bonnes actions montent et les mauvaises baissent. »